

Cllia dâo papagai

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 52

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199095>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

comme ça un peu à la bonne, et pi avec ça tant pouette, y parait, les cheveux rouges, la figure toute piolée. Y faut avoir du goût, quand même. Enfin, que voulez-vous, quand on cherche de l'argent, on n'est pas tant difficile.

SOPHIE. — Ora, qui l'aurait cru de ce Charles qui a tant bonne façon.

ROSINE (à part). — Charles, me tromper ainsi, après tout ce qu'il m'a promis!!

JEANNETTE. — Taisez-vous, je vous dis que ce n'est rien qu'un engueuseur de fille. Mais c'est que le plus joli : je sais quelqu'un à qui il a dû dire qu'il était pas entrepris, que si celle de Villars lui manquait, il en avait une autre par ici, et qu'il aurait toujours un poire pour la soif.

ROSINE (à part). — Oh! un poire pour la soif, moi!!

JEANNETTE. — C'est moi qui le lui cordrais, si il finissait par se trouver entre deux chaises!... Eh mon té, moi qui suis là à nioutzer, mon fils ne va pas savoir par où j'ai passé... Je me sauve.

PIERRE D'ANTAN.

Cllia dâo papagai.

Se totès lè bitès ne sâvont pas dêvezâ coumeint no z'auto, y'ein a tot parai min à clliaô papagai po dêssuyi lè dzeins; lè z'ons sâvont subliâ : « Roulez tambours », dâi z'auto : « Marie trempe ton pain » et bin d'auto z'afêrès que fâ paridi galè lè z'ourè; mà, l'est lo diabblio, clliaô z'osèssont tot coumeint lè bouébo qu'on bin rimâ n'aleçon, ne subliant et ne dêvezont que cein qu'on l'ao z'a signoulâ et que l'ont apprai, kâ, po portâ on toste à on n'abbay, salut, bernique! faut onco no z'auto!

Ora, vo sèdès que clliaô vilho monsus et clliaô vilhès damuzallès que ne sè sont jamè mariâ ont la nortse dè sè teni totès sortès dè bitès pè l'ao pailo, l'ont dâi tsins, dâi matous, dâi tsattès, dâi verdzassès et bin soveint po fini la ménadzèri, l'ont dâi sindzo et dâi papagai. L'est verè que, quand on est tot solet pè l'hotò, on ne pào pas djuî ni ai cartès, ni à merolet, ni à pigeon vole, et clliaô bitès vo tignont compagni et dinse lo teimps modè pe rudo.

On vilho monsu que dêmoravè amont per Bor sè tegnai ion dè clliaô perroquets et cé z'inquie étai on tot galé qu'avâi dâi ballès plionmès verdès, dzauno et rozdo; et avoué cein, on tot malin : subliâvè totès sortès dè ringues; savâi mimameint tsantâ on verset dâo chaumo-treintè-quatro; brêfe, c'était on papagai d'attaque et lo monsu que vo dio l'âi tegnâi tant que l'arâi amâ bin mè què sa fenna, se l'ein avâi zu iena.

Lo tsautein, quand lo sèlâo baillivè fermo, saillessâi la dzèba, la crotsivè à l'eingon de la fenètra et lè bouébo ein sein revegneint de l'écoula s'arrêtavont adè po ourè dêvezâ noutron Jaco et l'âi criâvont on moué dè guieu-sèri que l'ozè sût astout rederè.

On dzo que cé monsu n'avâi pas bin reclliou la portetta dè la dzèba, vouaiquie lo Jaco, que ne demandâvè pas mi dè fèrè 'na boun'escampetta, que fot lo camp po allâ roudâ tantquie pè lè Terreaux et que va sè pertsi à n'on quatrièmo su la fenètra d'on pourro ovrà. Stuce que ne sè tsaillessâi pas dè gardâ cé osè lo fé mettrè su lè papai et lo leindèman, lo monsu s'aminè à grandécime galo po vouaiti se l'ètai per hazâ lo sin.

L'accrotsè lo perroquet, sè met à lo grattâ su la tète avoué lo bet dâo dâi et l'osè sè laissivè fèrè.

— Est-te bin lo voutro? l'âi demande adon l'ovrai.

Et lo papagai, que lo vilho tegnai adè sè met à boailâ pè trai iadzo :

— Imbécile! imbécile! imbécile!

— Vo vâidès, dese adon lo vilho se nè m'a pas bin recognu!

Le pensionnaire des Blesson.

I

— Madeleine, donnez-moi mon ombrelle et mes gants, je dois sortir.

— Madame emmène-t-elle les enfants?

— Non, ils m'embarrasseraient... Mais faites-moi le plaisir, maintenant que nous avons un pensionnaire appartenant à la noblesse, de dire désormais en parlant de ma fille et de mon fils : *Mademoiselle* et *Monsieur Paul*. A leur âge d'ailleurs — dix ans et douze ans — ils ne doivent plus être traités en bérés.

— Monsieur et Mademoiselle! jamais je ne pourrai. Comment voulez-vous que je les appelle ainsi, ces chers petits que j'ai vu naître, que j'ai allaités et dorlotés? Ils m'aiment comme si j'étais leur mère. Et je devrais leur dire en les bordant dans leur lit : « Monsieur et mademoiselle veulent-ils un gros bécot de leur vieille Madelon? »

— Vous ne les embrasserez plus, Madeleine; ces familiarités-là, c'est bon chez les gens qui n'ont pas de naissance.

— Alors, j'aime autant m'en aller.

— Vous ne ferez pas cela, Madeleine : je vous dois une année de vos gages; si vous nous quittez, on croira que je vous ai chassée pour ne pas vous payer.

— Hé! je ne le sais que trop que je ne pourrai me résoudre à me séparer d'eux. Que deviendraient-ils sans moi, les pauvrets, et qui prendrait soin des oiseaux de M. Blesson?

— Vous oubliez, Madeleine, que vous parlez à M^{me} Blesson d'Avenaire... Passez-moi mon chapeau, je suis pressée. Et maintenant allez dire à monsieur que je conduis notre pensionnaire au cirque de la place du Marché et que je le prie de promener monsieur Paul et mademoiselle.

— C'est bien, j'y vas. Mais si j'ai un conseil à donner à madame, c'est de prendre garde à M. le pensionnaire; il a une frimousse de Bohémien qui ne me revient guère, etc...

— Décidément, Madeleine, vous avez juré de me mettre hors de moi, aujourd'hui. Sachez que M. le comte d'Aprica est un jeune homme d'une des familles les plus illustres de Naples. Il est l'ami personnel du roi Victor-Emmanuel. Dernièrement, il a reçu des mains de Sa Majesté elle-même la rosette de commandeur de la couronne d'Italie. Venu dans le canton de Vaud pour en étudier l'histoire et les patois, il nous a fait l'honneur de choisir notre maison pour y séjourner, et je ne souffrirai pas que vous vous avisiez de lui manquer de respect. Vous êtes une bonne fille, Madeleine, mais, comme on dit, vous n'avez pas inventé le fil à couper le beurre, et vous ne distinguerez jamais un homme d'un autre... Mais j'entends M. le comte... Le voici.

— Belle madame, ze vous salue. Sommes-nous prête? L'heure de la représentation s'avance.

— Mille pardons, monsieur le comte, de vous faire attendre. Je suis à vous maintenant.

— Oune petite question indiscrette, belle madame : vous n'oubliez pas de prendre votre portemonnaie, n'est-ce pas? Mon banquier de Naples ne m'a pas encore envoyé les mille lire que z'attendais pour la fin dou mois passé et ze serai ainsi privé du plaisir de vous offrir oune fauteuil au cirque. Mon banquier est oune canaille.

— Votre banquier, monsieur le comte, a fort bien fait : vous ne sauriez que faire de tant d'argent dans notre modeste cité.

— Eh bien, bellissima madame, daignez accepter mon bras, et partons.

Tandis qu'ils s'éloignent, M. Blesson, en robe de chambre, nourrit ses canaris et ses chardonnerets. Avec son violon et ses livres, ses oiseaux sont sa grande passion et absorbent toute son existence.

M. Blesson était fait pour vivre en ermite. Il n'a jamais pu comprendre le monde. Ses enfants lui paraissent aimables, mais leur babil le lasse au bout de cinq minutes. Quant à sa femme, il la subit avec une résignation chrétienne. Malgré treize ans de vie commune, elle et lui ne se connaissent pour

ainsi dire pas. C'est M^{me} d'Avenaire qui les maria, s'emparant du pauvre homme dans un véritable guet-apens, une scène de séduction machinée par elle, la fille se précipitant au cou de M. Blesson, qui ne s'y attendait guère, et la mère, tragique, bondissant avec des gestes de théâtre : « Vous avez ravi l'honneur de mon enfant, vous le lui rendez, Monsieur; sinon je vous poursuivrai devant les tribunaux, et toute la ville saura votre abominable conduite! »

M. Blesson ne put pas même répondre qu'il n'avait rien ravi du tout. La menace d'un procès l'avait atterré. Il courba la tête, se laissa conduire par les deux femmes chez l'officier de l'état-civil et épousa. Sa belle-mère ne jouit pas longtemps de la joie d'avoir forgé cette union : elle mourut d'une indigestion gagnée le jour de la noce.

Dans la petite ville, ce mariage fut un événement qui défraya les conversations pendant longtemps. Les uns plaignaient la belle et jeune M^{me} Blesson d'être condamnée à vivre avec un ours; les autres prenaient le parti du mari et déclaraient qu'un homme de son savoir et de son mérite devait souffrir le martyre aux côtés d'une petite personne vaniteuse et sans cœur, qui n'en avait voulu qu'aux écus de M. Blesson.

Ces écus, hélas! il y avait belle lurette qu'ils étaient entrés dans la poche des fournisseurs. Pour subvenir aux besoins du ménage, M. Blesson se résigna à courir le cachet. Il donnait des leçons de français et de violon. Cela rapportait tout juste de quoi ne pas crever de faim, et grâce encore au dévouement de Madeleine, qui faisait des miracles d'économie et qui ne demandait presque jamais un sou de ses gages. Pour aider à faire bouillir la marmite, comme elle disait, elle avait conseillé à sa maîtresse de prendre des pensionnaires, ce qui est la principale industrie de l'endroit.

M^{me} Blesson trouva l'idée excellente, et, sans consulter son mari, elle fit savoir qu'elle recevrait un ou deux jeunes gens de distinction, désireux d'apprendre le français.

Sans le vouloir, la bonne Madeleine contribua par là à rendre ses maîtres toujours plus étrangers l'un à l'autre et à priver leurs rejetons des douceurs de la vie de famille. Aussitôt que des pensionnaires furent admis à son foyer, M^{me} Blesson n'eut de pensée que pour eux. Son mari ne comptait plus. Quant à Paul et à sa sœur, ils s'élevaient comme ils pouvaient. Madeleine, heureusement, veillait sur eux comme s'ils eussent été ses enfants. Quand leur mère les chassait de la salle à manger ou du salon, sous le prétexte qu'ils importunaient les pensionnaires, c'est auprès d'elle, dans sa cuisine, qu'ils se réfugiaient.

Après avoir eu en pension un Bulgare, puis un Anglais, auquel avaient succédé deux officiers allemands aussi fâts et impertinents l'un que l'autre, mais payant largement, M^{me} Blesson se trouvait gratifiée du signor Francesco, comte d'Aprica. Comme on vient de le voir, ce noble personnage n'en imposait pas le moins du monde à Madeleine. Les enfants le fuyaient et M. Blesson feignait de l'ignorer complètement. Seule, la maîtresse de maison était toute aux petits soins pour lui. Son titre, ses belles manières, sa façon d'émervillaient. « Ne vous offusquez pas de l'insociabilité et du mutisme de mon mari, lui disait-elle; il souffre d'hypochondrie. » Elle était fière de présenter son sémillant pensionnaire à ses connaissances et avait accepté avec empressement de l'accompagner au cirque forain qui venait de planter sa tente sur la place du Marché.

Madeleine à son maître : « Monsieur veut-il prendre à la promenade les enf... je veux dire : Mademoiselle Sophie et monsieur... Non, monsieur et mad... Enfin, le fils et la fille de monsieur? »

M. Blesson donna un dernier morceau de sucre à ses oiseaux, prit son chapeau et, sans ouvrir la bouche, attendit que Madeleine lui eût amené les enfants. Tous trois sortirent, lui marchant le dernier, machinalement.

Une heure et demie plus tard, comme ils rentraient, ils rejoignirent devant leur demeure M^{me} Blesson et M. d'Aprica. Elle et le comte causaient avec animation.

— Ma chère madame Blesson, disait le pensionnaire, ze retourne au cirque demain, et après-demain et tous les jours. Cette équouière hongroise est oune grande artiste; elle mérite que ze l'encourage de mes applaudissements.